

Tahar Ben Jelloun

La punition



folio

COLLECTION FOLIO

Tahar Ben Jelloun

de l'Académie Goncourt

La punition

Gallimard

© *Éditions Gallimard*, 2018.

Couverture : Photo © Jean-Michel André / hanslucas.com
(détail).

Tahar Ben Jelloun est né à Fès en 1944. Il s'installe à Paris dès 1971, publie ses poèmes chez Maspero et voit son premier roman, *Harrouda*, édité par Maurice Nadeau aux Éditions Denoël en 1973. Poète et romancier, il est l'auteur notamment de *L'enfant de sable* et de sa suite *La nuit sacrée*, qui a obtenu le prix Goncourt en 1987, ainsi que de *Partir*, *Le bonheur conjugal*, *L'ablation*, *Le mariage de plaisir* et *La punition*. Onze romans de l'auteur ont été réunis dans un Quarto avec une autobiographie inédite.

En route pour El Hajeb

Le 16 juillet 1966 est un de ces matins que ma mère a mis de côté dans un coin de sa mémoire pour, comme elle dit, en rendre compte à son fossoyeur. Un matin sombre avec un ciel blanc et sans pitié.

De ce jour-là, les mots se sont absentés. Seuls restent des regards vides et des yeux qui se baissent. Des mains sales arrachent à une mère un fils qui n'a pas encore vingt ans. Des ordres fusent, des insultes du genre « on va l'éduquer ce fils de pute ». Le moteur de la jeep militaire crache une fumée insupportable. Ma mère voit tout en noir et résiste pour ne pas tomber par terre. C'est l'époque où des jeunes gens disparaissent, où l'on vit dans la peur, où l'on parle à voix basse en soupçonnant les murs de retenir les phrases prononcées contre le régime, contre le roi et ses hommes de main – des militaires prêts à tout et des policiers en civil dont la brutalité se cache derrière des formules creuses. Avant de repartir, l'un des deux soldats dit à

mon père : « Demain ton rejeton doit se présenter au camp d'El Hajeb, ordre du général. Voici le billet de train, en troisième classe. Il a intérêt à ne pas se débiter. »

La jeep lâche un ultime paquet de fumée et s'en va en faisant crisser ses pneus. Je savais que j'étais sur la liste. Ils étaient passés hier chez Moncef qui m'avait prévenu que nous étions punis. Apparemment quelqu'un l'avait informé, peut-être son père qui avait un cousin à l'État-Major. Sur une vieille carte du Maroc je cherche El Hajeb. Mon père me dit : « C'est à côté de Meknès, c'est un village où il n'y a que des militaires. »

Le lendemain matin, je suis dans le train avec mon frère aîné. Il a tenu à m'accompagner jusque là-bas. Nous n'avons aucune information. Juste une convocation sèche.

Mon crime ? Avoir participé le 23 mars 1965 à une manifestation étudiante pacifique qui a été réprimée dans le sang. J'étais avec un ami lorsque soudain devant nous des éléments de la brigade des « Chabakonis » (Ça va cogner), comme on les surnomme, se sont mis à frapper de toutes leurs forces les manifestants, sans aucune raison. Pris de panique, nous nous sommes mis à courir longtemps avant de trouver finalement refuge dans une mosquée. En chemin, j'ai vu des corps gisant par terre dans leur sang. Plus tard j'ai vu des mères courir vers des hôpitaux à la recherche de leur

enfant. J'ai vu la panique, la haine. J'ai vu surtout le visage d'une monarchie ayant donné un blanc-seing à des militaires pour rétablir l'ordre par tous les moyens. Ce jour-là, le divorce entre le peuple et son armée était définitivement consommé. On murmurait dans la ville que le général Oufkir en personne avait tiré sur la foule depuis un hélicoptère à Rabat et à Casablanca.

Le soir même, l'Union nationale des étudiants du Maroc (Unem) a tenu une réunion clandestine dans les cuisines du restaurant de la cité universitaire où j'ai eu la naïveté de me rendre. La réunion n'était même pas terminée qu'on entendit le bruit des jeeps certainement alertées par un traître. Les responsables de l'Union suspectaient depuis longtemps que quelqu'un renseignait la police. Un type petit, sec, laid et très intelligent, en particulier, mais dont ils n'arrivaient pas à prouver la collaboration avec l'ennemi. Les policiers sont entrés, ont embarqué les plus âgés et ont relevé les noms de tous les autres. Je m'étais cru sorti d'affaire...

Les wagons datent d'avant la Seconde Guerre mondiale, les bancs sont en bois et ça avance à une vitesse d'escargot. Les paysages défilent avec une lenteur étrange. De temps en temps le train s'arrête. On se met à la fenêtre et on respire l'air pollué par la fumée de la locomotive. Des gens montent chargés de couffins, de sacs, certains avec des coqs encore vivants. Ils fument du

mauvais tabac. Je tousse, je regarde ailleurs. Je pense à nos réunions de ces derniers mois, vaines, stériles. C'est normal qu'à notre âge nous voulions changer les choses. Nous ne faisons rien de mal, nous discutons des heures, nous nous mettons à l'épreuve des faits. Nous voulons lutter contre les injustices, contre la répression et le manque de liberté. Quoi de plus noble ? Nous n'appartenons pour la plupart à aucun parti. L'un de nous est communiste, c'est vrai, du moins il se réclame du communisme, mais nous ne cherchons pas à savoir ce que cela signifie réellement pour lui. Il déteste l'Amérique. Moi j'adore le jazz et le cinéma américain. Alors je ne comprends pas son attitude rigide. Tout ce qui vient des États-Unis, il le considère comme mauvais, nocif, à rejeter. Il ne boit pas de Coca-Cola, par exemple. C'est sa manière d'exprimer son antiaméricanisme. Moi j'aime bien, surtout l'été, boire un petit Coca. Je ne me sens pas pour autant complice des atrocités que commettent les GI au Viêt Nam.

Le train redémarre doucement. Mon frère s'est assoupi. Le paysan avec ses coqs pue. Je crois même voir un pou ou une puce sur le col sale de sa vieille chemise. Il sort une longue pipe, la bourre de tabac et l'allume. C'est du kif. Il fume tranquillement sans même se demander si cela nous dérange. Je sens la migraine monter. J'avais prévu son arrivée. Je prends une aspirine dans le sac, le paysan me tend une bouteille

d'eau, j'aurais bien voulu avoir un verre. Je le remercie et avale le cachet. Je me lève et marche quelques pas dans le couloir. J'aperçois au loin un berger qui fait la sieste sous un arbre. Je l'envie. Je me dis, il ne connaît pas sa chance. Personne pour le punir, je sais il n'a rien fait mais moi aussi je suis innocent et voilà que je me trouve dans ce train de malheur pour me rendre à une caserne où je n'ai aucune idée de ce qui va m'arriver ! Je vois une paysanne passer. Elle me fait penser à ma fiancée. J'ai mal. Zayna n'est pas venue me dire adieu avant mon départ. Pourtant je lui ai téléphoné. Sa mère m'a répondu de manière sèche. Quand j'ai informé Zayna de ce qui m'arrivait, elle n'a rien dit, ou plutôt a soupiré comme si je l'embêtais. « Au revoir », m'a-t-elle dit puis elle a raccroché. Je suis amoureux d'elle, je pense tout le temps à notre rencontre à la Bibliothèque française. Nos mains s'étaient posées sur le même livre, *L'Étranger* de Camus. Elle m'a dit : « Je dois faire un exposé dessus », et je me suis empressé de lui répondre : « Je pourrais t'aider, je l'ai déjà étudié. » C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés plusieurs après-midi au café Pino, rue de Fès. Nous avons parlé longuement de cette histoire de meurtre d'un Arabe à cause du soleil ou du chagrin. Elle me disait : « Sa mère est morte ; il ne sait pas exactement quand ? C'est un fils indigne... » Moi non plus je ne comprenais pas comment un fils pouvait hésiter sur le

jour du décès de sa mère. Après ces étonnements, nous nous sommes regardés comme Cary Grant et Ingrid Bergman. Je l'ai raccompagnée souvent jusqu'à chez elle. Un soir, profitant d'une panne d'électricité, je lui ai volé un baiser. Elle s'est serrée contre moi et ce fut le début d'une histoire d'amour où tout prit des proportions énormes. On devait se cacher pour s'aimer. Elle préservait sa virginité et moi je me contentais de la caresser. L'obscurité était notre complice. Il y avait dans ces étreintes furtives une excitation qui nous donnait des tremblements. Notre amour, parsemé de doutes et de fébrilités, nous enivrait. Impossible d'oublier ces instants qui se prolongeaient ensuite dans nos rêves. Le lendemain, nous nous racontions notre nuit. Nous étions fous et heureux. À tout cela la gendarmerie de Sa Majesté s'apprête à mettre une fin brutale et irréversible.

Le train entre dans la gare de Meknès vers dix-neuf heures. Une chaleur torride. Le dernier autocar reliant Meknès à El Hajeb est parti une demi-heure auparavant. Passer la nuit dans cette ville que nous ne connaissons pas n'augure rien de bon. Mon frère trouve un petit hôtel pas cher. Le type à la réception est borgne, porte une barbe de quelques jours ; il crache par terre en faisant un bruit sec, c'est un tic. Il se fait payer d'avance et nous tend une grosse clé en nous disant : « Ici, pas de putes. » Je baisse les yeux, gêné devant mon

grand frère. Une chambre à deux lits. Draps sales. Des taches de sang ici ou là. On se regarde sans dire un mot. Pas le choix. Quand on est pauvre, on ne fait pas la fine bouche devant des draps souillés. De son sac mon frère sort un poulet rôti. Notre mère avait tout prévu. Un grand pain, de la Vache qui rit et deux oranges. Assis à même le sol, nous mangeons sans faire de commentaires. Au moment de nous laver les mains, nous nous rendons compte qu'il n'y a pas de lavabo ni de toilettes dans la chambre. Tout est sur le palier et dans un état de saleté répugnant. Comme deux égarés, nos regards se croisent puis nous baissions les yeux, déconcertés. Nous nous couchons tout habillés. Le sommier est troué au milieu. Presque un hamac. Il manque juste l'arbre, le printemps, le cocktail et l'olive verte. Je ne dors pas. La migraine s'est installée. Je m'assois sur le bord du lit. Quelque chose me pince la nuque. Je gratte et j'attrape une punaise. Je l'écrase entre mes doigts. Ça pue. Est-ce que je parviendrai à oublier cette odeur de sang et de foin pourri? Mon frère est réveillé par le bruit et dérangé par l'odeur. Je sors me laver les mains au fond du couloir. Le filet d'eau est faible. Le lavabo cassé. La crasse s'est introduite dans les fissures. Je retourne dans la chambre et m'assois de nouveau sur le bord du lit. La lumière, très basse, me permet cependant de surprendre encore deux punaises sur l'oreiller. Je le secoue. Elles tombent, je les écrase avec ma chaussure. Mon frère se met lui aussi à chasser les

petites bêtes puantes. Pour la première fois de la journée on rigole alors qu'on a envie de pleurer sur notre sort, car depuis que ces satanés gendarmes ont apporté la convocation à la maison, mes parents sont tombés malades.

Un jour, comme ça, des hommes viennent sonner chez vous au nom du gouvernement, on n'ose pas vérifier leurs identités, ils se présentent pour un simple contrôle de routine. Ils disent : « On a juste quelques points à clarifier avec votre mari, il sera de retour dans une heure ou deux, n'ayez crainte. » Et puis passent les jours et le mari ne revient pas. L'arbitraire et l'injustice sont tellement répandus qu'on vit dans la peur. Mon père rêve d'un système comme dans les pays nordiques, il nous parle souvent de la Suède, du Danemark et de la démocratie. Il aime aussi l'Amérique où même si on assassine les présidents on ne se venge pas sur tout le peuple. « John Kennedy est mort ; son assassin a été abattu. C'est tout ! » m'a-t-il dit un jour.

Au milieu de la nuit, je sens la fatigue arriver. Ma tête est chaude, je transpire. J'ouvre la fenêtre ; des moustiques entrent par dizaines. Je la referme. Je tente de penser à une prairie toute verte et moi assis sur un banc bavardant avec des amis ; je vois au loin une fille vêtue d'une robe légère avancer ; c'est un rêve. Une nouvelle piqûre de punaise me fait sursauter. Je décide de me lever. Je fouille dans mon sac et j'en sors des

biscuits préparés par ma mère. J'en mange deux. Des miettes tombent par terre. Les fourmis, prévenues, accourent. Ça m'amuse de les observer. Elles me distraient. Mon frère a réussi à s'endormir, il ronfle. Je siffle mais ça ne sert à rien. Il change de position et continue de ronfler. Je l'observe attentivement et décèle le début d'une calvitie. Il a douze ans de plus que moi. C'est un homme généreux et souriant. Il s'est marié très jeune avec une cousine. Il aime la politique mais, comme mon père, il fait attention quand il aborde les sujets délicats. Il parle par métaphores, ne prononce aucun nom, mais tout se lit sur les expressions de son visage. C'est lui qui a expliqué à mes parents que cette convocation militaire était une punition. Ma mère s'est mise à pleurer. « Qu'a fait mon fils pour être puni ? Pourquoi l'enfermer dans une caserne ? Pourquoi briser sa jeunesse et lui voler sa santé et la mienne avec ? » Mon père lui a répondu : « Tu sais bien pourquoi, il a fait de la politique ! » Ma mère, indignée : « C'est quoi cette "politique" ? Est-ce un crime ? » Mon père s'est alors lancé sous mes yeux ébahis dans une explication de texte : « Politique en arabe c'est *Siassa*, ça vient du verbe *sassa* c'est-à-dire diriger, conduire un animal, une jument ou un âne ; il faut savoir guider la bête afin qu'elle arrive là où on voudrait qu'elle arrive. Faire de la politique, c'est apprendre à gouverner des gens ; notre fils a voulu apprendre ce métier, il a

Tahar Ben Jelloun

La punition

« Des ordres fusent, des insultes du genre “on va l'éduquer ce fils de pute”. Le moteur de la jeep militaire crache une fumée insupportable. C'est l'époque où l'on vit dans la peur, où l'on parle à voix basse, en soupçonnant les murs de retenir les phrases prononcées contre le régime, contre le roi et ses hommes de main. Avant de repartir, l'un des deux soldats dit à mon père : “Demain ton rejeton doit se présenter au camp d'El Hajeb, ordre du général. Voici le billet de train, en troisième classe. Il a intérêt à ne pas se débiter.” »

En 1965, sous le règne d'Hassan II au Maroc, quatre-vingt-quatorze étudiants sont arrêtés pour avoir manifesté en faveur de la démocratie. Pendant dix-neuf mois, ils sont enfermés, humiliés, maltraités. Tahar Ben Jelloun a été l'un d'eux. *La punition* raconte au plus près ce que furent ces longs mois, qui le marquèrent à jamais et le firent secrètement naître écrivain.

Tahar Ben Jelloun

La punition



La punition

Tahar Ben Jelloun

Cette édition électronique du livre
La punition de Tahar Ben Jelloun
a été réalisée le 8 novembre 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072833120 – Numéro d'édition : 345095).
Code Sodis : U22665 – ISBN : 9782072833151.
Numéro d'édition : 345098.